

PROLOGUE

J'ÉTAIS DANS L'OUEST de l'Irlande lorsque j'entendis parler d'une Irlandaise qui s'était enfuie de chez elle vers la fin du XIX^e siècle et était devenue une criminelle célèbre en Amérique sous le nom de « Chicago May ». On me raconta qu'un livre sur elle, écrit par un historien de sa région, s'appuyait sur le récit de sa vie que May publia dans les années 1920. Je savais que, avant mon époque, il existait très peu d'autobiographies écrites par des Irlandaises, et encore moins si elles n'étaient ni saintes ni patriotes ni littéraires. Il me suffit donc d'entendre parler du livre de May pour vouloir le lire. Apparemment, aucune bibliothèque, dans son pays natal, n'avait jamais entendu parler d'elle, car aucune ne possédait un exemplaire de son livre. J'allai sur Internet et trouvai à la bibliothèque de Manhattan sur la Cinquième Avenue ce titre qui me fit frissonner : *Chicago May. Son histoire. Un document humain par « la reine des criminelles »*, par May Churchill Sharpe, 1928.

Manhattan, cependant, était à cinq mille kilomètres.

Le livre dû à l'historien local, en revanche, se trouvait dans la bibliothèque principale du comté de Longford dont May était

originaire. Un matin de la fin de l'été, peu après avoir entendu parler d'elle pour la première fois, je me préparai donc, dans les sifflements aériens et les criaillements amicaux et assourdissants de corbeaux perchés sur les lignes électriques autour de mon cottage, à traverser la moitié de l'Irlande en voiture pour le lire. Un merle becquetait l'herbe qui avait été tondue la veille au soir et dont les brins gisaient tels des cheveux, lissés par le poids de la rosée. Cela me rappela le poète Keats qui, en regardant les oiseaux picorer, disait qu'il fallait être capable de rester dans l'incertitude « sans chercher à tout prix le comment et le pourquoi » –, en d'autres termes, qu'il n'était pas urgent de découvrir quel but on poursuivait. Mais je n'avais même jamais éprouvé le besoin d'avoir un but. C'était presque d'instinct que je partais sur les traces de May.

Lorsque j'étais productrice pour la télévision irlandaise, j'ai réalisé une série intitulée *Plain Tales* dans laquelle des femmes âgées regardaient la caméra et racontaient l'histoire de leur vie, sans interruption. Au montage, on avait inséré leurs propres instantanés naïfs, des petites photos passées de gros bébés et de filles en manteaux démodés qui gambadaient bras dessus, bras dessous dans les rues floues. Je les avais persuadées de parler – en partie pour moi-même, qui ne m'étais jamais sentie inscrite dans une communauté féminine par ma mère solitaire, et en partie pour ces millions de femmes entassées dans les cimetières, qui auraient aussi bien pu n'être pas nées tant on en sait peu d'elles. Des millions d'hommes meurent inconnus eux

aussi, mais ils ont eu, au moins une fois, un auditoire dans une taverne ou bien sur la place d'un marché. Ce qu'ils étaient avait une certaine importance pour le monde.

Je ne serais pas partie sur les traces de May si elle avait écrit l'histoire de sa vie dans sa jeunesse. N'étant plus jeune moi-même, je vois la rétrospection comme la seule source de connaissance valable pour chacun de nous. Je ne serais pas non plus partie si May avait vécu à une de ces époques que j'imagine avec peine – au milieu des chiens et des peaux de mouton dans une tour médiévale, ou portant des mouches sur son visage poudré au XVIII^e siècle. Mais elle a couru vers sa vie d'adulte juste au moment où le passé laisse place à notre présent. Chez Proust, le plus important est dévoilé, au début du dernier mouvement, quand le narrateur revient à Paris après la Première Guerre mondiale, se tient là, dans notre époque, où il y a des téléphones, des taxis et des avions, et revient sur le monde qui, jusqu'alors, avait été le sien et celui de ses lecteurs. May avait derrière elle la même profondeur temporelle. Elle avait connu une antique société agricole, mais se tenait dans le chaos vital des nouvelles villes d'Amérique.

Elle est morte en 1929, l'année du krach boursier. Elle avait donc été une criminelle célèbre à l'époque des jupes longues et des grands chapeaux, mais elle était aussi une contemporaine de ma mère.

À Longford, on peut encore imaginer ce qu'était la ville qui devait éblouir la petite May Duignan lorsqu'elle vivait à la

campagne – les toits gris s'élevant au-dessus des champs marécageux, de vieilles devantures le long de la rue principale. Mais le soleil se réverbérait sur les vitres et sur le métal du centre commercial dont je grimpai les marches en direction de la bibliothèque municipale, avide d'entamer ma lecture. En bas, sur le parking, des femmes rassemblaient leur progéniture – des filles ultramaquillées, des petits garçons en short de football, des bébés calmes aux yeux ronds. Une mère fonçait avec une poussette, donnant des instructions par-dessus son épaule avec tant d'assurance qu'elle ne prenait même pas la peine de se retourner vraiment. Quels talents May maîtrisait-elle, me demandai-je tout en ouvrant le livre, qui soient comparables à ceux de ces femmes qui s'occupaient des enfants, des courses et des travaux ménagers ? À quoi était-elle bonne ?

Puis... je vis à peine passer la demi-journée.

Je ne m'étais pas attendue à une histoire si dense, à une telle multiplicité de lieux, d'actions, de coïncidences, à de telles tribulations – à la rapidité de sa vie tumultueuse. J'ignorais que son monde ne s'était pas borné à l'Irlande et l'Amérique – que c'est à Paris, par exemple, avec le plus dangereux de ses amants, qu'elle avait connu ses premiers vrais ennuis. Mais il y avait le Far West américain aussi, l'Égypte, l'Angleterre, l'Amérique du Sud. Il y avait des mariages et des meurtres, des diamants et l'extrême pauvreté, des endroits exotiques et cette région-ci – la sienne. Je relevai la tête et me rappelai où je me trouvais. Longford. Un peu moins de cent ans plus tôt, donc, la May de ce

livre avait traversé cette même ville, grande femme au dos très droit, fabuleusement vêtue, et exhibant une bourse bien remplie que tout le monde pouvait voir.

Mais pâle, pâlie par la prison.

Et cela alors qu'elle n'était qu'au tout début de la trentaine. Des expériences extrêmes étaient encore à venir. J'avalais les pages, hochant la tête en lisant, à la manière des gens qui ont du mal à en croire leurs oreilles. L'emprisonnement. Une rencontre indirecte et inattendue avec les Pâques sanglantes. Une jalousie mortelle, obsessionnelle. Effondrement dans les rues glacées du Detroit de la Prohibition. Et puis, un miracle. May avait vécu parmi les humbles, les grands événements et les grands personnages se situaient pour elle à une hauteur inaccessible ; et voilà que les yeux d'une personne importante se posaient sur elle – un regard bienveillant – et, contre toute attente, elle était capable d'y répondre. Mais ce n'était même pas encore la fin. Un dernier acte devait se jouer, et même, à la toute dernière minute, un nouveau rebondissement.

C'était bien d'elle, pensai-je, de repartir dans une nouvelle direction au seuil de la mort.

Mais, en refermant le livre, je me demandais déjà ce que j'entendais par là. Qu'est-ce que je voulais dire par « bien d'elle » ?

Je n'arrivais pas à cerner May. Elle était indomptable, certes. Le simple fait qu'elle eût survécu à tant d'aléas suffisait à le

prouver. Mais sa personnalité m'échappait, la seule chose qui reliait tant de gens et d'événements. C'était comme si May – son parfum, l'attrance qu'elle exerçait sur les autres, ses intérêts, ses manières de penser et de ressentir si caractéristiques, ses goûts – avait été masquée par le drame de sa vie. Et par l'indifférence de l'auteur. L'historien local qui avait écrit ce livre ne s'était pas penché sur le mystère de sa personnalité. « C'était une femme foncièrement mauvaise », tels étaient ses premiers mots concernant May, et son analyse n'allait jamais beaucoup plus loin. Le récit qu'il faisait de sa vie était la remarquable enquête d'un chercheur doué, mais c'était la chasse et non la proie qui l'avait intéressé. C'était comme si on avait demandé à cette femme de s'avancer hors des rangs des oubliés, avant de la faire taire dès qu'elle ouvrait la bouche.

Je ne pouvais en rester là.

Je me mis à la recherche d'une nouvelle voie d'accès. Il s'avéra qu'une histoire de la commune de May avait été écrite par un instituteur à la retraite nommé James MacNerney. Je me rassis pour la lire. Ce livre est une œuvre d'amour, pleine de menus détails sur des écoles bâties, des matches gagnés, des embuscades tendues, des bals, des églises consacrées, de poignants instantanés de fenaisons et d'amies de passage souriant dans des robes en tissu imprimé, d'enfants ébouriffés aux visages épanouis devant des écoles à classe unique, de granges où l'on dansait et de farouches équipes de football en short blanc flottant. C'est un livre propre à redonner au lecteur la foi dans la

beauté et dans la force de la communauté. Et la communauté de la petite ville d'Edenmore, qui remonte à saint Patrick, incluait aussi May. Toutefois le sujet était abordé avec précaution. L'auteur restait évasif sur ce qu'elle avait fait exactement, se contentant de dire qu'« elle avait émigré et mené la grande vie. C'était une jeune femme séduisante mal préparée aux attraits et aux pièges de la vie et de l'argent ». Une communauté retirée et pratiquement immuable survit en ne disant pas les choses plutôt qu'en les disant, et les lecteurs devaient comprendre à demi-mot que May s'était tournée vers le crime et que le crime, dès qu'il mêle l'argent et la séduction, a quelque chose à voir avec le sexe.

Ces quelques lignes s'achevaient ainsi : « L'approche la plus charitable du sujet est peut-être de murmurer une prière pour elle et de ne pas la juger. »

Cette dérobaie bienveillante m'imposait le devoir d'élever une autre protestation.

Pourquoi May aurait-elle forcément dû être une victime ? N'était-il pas possible qu'elle eût choisi elle-même sa propre vie, dans la mesure où elle était libre de choisir ?

Il n'y avait rien d'autre à lire. Si je voulais aller plus loin avec May, je devais visiter l'endroit d'où elle venait. Je contactai donc James MacNerney et, quelques jours plus tard, je repartis vers le nord, cette fois pour qu'il me fasse visiter Edenmore avec son ami, un autre monsieur à la retraite qui, lui aussi, exprimait son affection à sa ville natale en lui consacrant des ballades

humoristiques et nostalgiques. Tous les deux escaladaient les talus, sautaient par-dessus les barrières mobiles, faisaient grimper la voiture en marche arrière sur des chemins et se tenaient au sommet des collines ventées comme s'ils étaient dans leur première jeunesse, trébuchant avec fierté. Là se trouvait l'école – couverte de chaume, à l'époque – que May fréquentait, ici un puits sacré dédié à saint Patrick à côté d'un buisson d'épineux plein de haillons, de chaussettes et de nappes laissés en offrande par les fidèles. Ici un moulin, là une vue des cinq comtés, là encore une église où les Duignan allaient à la messe, ici un sentier renforcé à travers des terres marécageuses.

Ils allèrent jusqu'à me faire accueillir dans la maison même – entourée d'arbres vert-noir, et dont les pierres des quatre pièces d'origine étaient aussi épaisses que celles d'une forteresse – où May était née et avait grandi. C'était l'habitation la plus isolée d'un lieu solitaire, face à une colline, derrière une étendue sauvage de tourbières pourpres.

Nous fûmes reçus avec l'amabilité et l'hospitalité de la vieille Irlande et nous assîmes dans « la salle » – la pièce principale à côté de la cuisine – pour prendre le thé dans des tasses en porcelaine et manger les sandwiches et les gâteaux que la maîtresse de maison et sa fille avaient préparés à notre intention. Elles n'ouvrirent la bouche que pour nous encourager à nous resservir. Il ne faisait aucun doute qu'elles avaient une foule d'opinions en privé – la jeune femme était étudiante – mais, en cette occasion semi-publique, seuls les hommes prenaient position.

Quand ils en arrivèrent à May dans leur discussion paisible, leur ton se fit hésitant.

« C'était une excellente personne », dit James, mais il regarda autour de lui un peu désespérément, car il n'en restait pas moins que l'excellente personne était devenue une criminelle notoire.

Notre hôte, le maître de maison, dit avec gravité : « C'étaient des gens bien, les Duignan. Des gens extrêmement bien. »

« C'était une excellente personne mais elle est tombée dans de mauvaises mains », ajouta le poète avec obligeance.

Les trois hommes opinèrent du chef. Ils avaient trouvé une formule qui préservait May aux yeux de la communauté, même si cela lui retirait son libre arbitre.

Je quittai Edenmore et pris la route à travers les prairies inondées du bassin du Shannon – où la brume du soir serpentait lentement –, pour retourner chez moi.

J'étais troublée de commencer à m'intéresser autant à May avant d'avoir la moindre information de première main à son sujet, puisque je n'avais pas encore lu son livre. Déjà, quelque chose en moi essayait de m'enrôler. Quelque chose qui tenait plus de l'impulsion que de la raison m'incitait à prendre sa défense, à rouvrir le dossier la concernant, à faire réexaminer son cas. La plupart des êtres humains n'avaient jamais fait l'objet d'une étude détaillée. Mais si l'on ne pouvait plus rien pour eux, il se trouvait que May, elle, avait vécu à une époque où un large public savait lire et écrire – un public qui voulait éprouver un

frisson par procuration grâce au crime, comme les publics l'ont toujours fait, mais qui devait le chercher dans les livres. Il n'y avait pas beaucoup de radios ni de films durant cette brève période, et la télévision n'existait pas –, et son autobiographie fut donc publiée. Chose qui la différencia de millions d'autres personnes, y compris de chacun de mes aïeux, qui ne laissèrent absolument rien derrière eux.

Si je devais refaire le récit de sa vie, j'aurais plusieurs avantages naturels. J'étais irlandaise, comme elle. J'étais une femme, et une femme qui, comme elle, n'avait jamais été mère. Que nous ayons toutes deux écrit nos autobiographies était sans nul doute dû à cela – au fait que nous n'avions pas accompli le travail de mères, ou que nous ne nous étions aucunement appliquées à ce que l'Église catholique de son enfance et de la mienne considère comme « les devoirs de notre passage dans cette vie ».

Et nous avons toutes les deux vu l'Amérique comme un lieu de métamorphose. Elle s'y rendit quand elle était jeune ; j'y étais allée en visite de temps en temps dans l'espoir d'opérer un changement sur moi-même et, maintenant, il se trouvait que j'y avais de forts liens. Les biographes orthodoxes ne parlent jamais des raisons personnelles qui les poussent à s'embarquer dans tel ou tel travail. Ils se présentent comme de purs esprits. Mais moi, j'attachais de l'importance au fait que May avait passé une grande partie de sa vie aux États-Unis, que son livre se trouvait dans une bibliothèque de New York et que j'avais fait de nombreux sauts à Brooklyn ces dernières années pour séjourner

auprès d'un ami et de sa fillette. Maintes et maintes fois j'avais failli m'engager vis-à-vis d'eux, avant de reculer et de revenir en Irlande. Si je suivais May, je serais là où je devais être – là où se trouvait la question sans réponse de ma propre vie.

Je repris la direction de l'ouest sur un tronçon de route droite entre des arbres sombres. Soudain, en rafale, les phares de la voiture éclairèrent des bandes vermillon et dorées. Des affiches ! Les affiches d'un cirque. Sur deux kilomètres environ, il y en avait tous les quelques mètres, bariolées comme des perruches saluant en rang d'oignons. L'odeur de la tente chaude et de l'herbe écrasée me revint des jours où, quand j'étais enfant au milieu des champs verts et mornes, je voyais le cirque arriver d'un autre monde. L'incroyable éléphant. Les acrobates, comme des phoques sautant et plongeant dans les ténèbres sous le grand chapiteau. Les gens du cirque, avec leur maquillage criard et leurs caravanes qui répandaient cuvettes en fer-blanc, chiots et tissus exotiques sur le sol inégal.

May n'avait pas d'informations, pensai-je. Comment aurait-elle pu en avoir – enfant aux pieds nus au bord des tourbières dans un coin oublié d'un pays oublié ? Mais si, pour une raison ou pour une autre, elle avait su, si elle avait senti intuitivement qu'il existait un monde ailleurs avec de la couleur, des fanfares et des femmes scintillantes qui se tenaient en équilibre sur le dos de poneys empanachés, qu'est-ce qui l'aurait empêchée de partir ?

Ne pouvais-je donc pas prendre le risque ? Je n'avais jamais envisagé d'écrire sur une criminelle – je n'avais même jamais rien lu sur des criminels, si tant est qu'il existe des criminels célèbres de nos jours. Ce que j'aime, ce sont les livres : la rue ne m'attire pas. Mais ne serait-il pas excitant de jeter mes vieilles béquilles – comme elle l'aurait fait –, et de repartir dans une nouvelle direction ? D'autant plus que je ne serais pas seule – elle m'accompagnerait, une fois que j'aurais lu son livre.

Après tout, je veux aussi du cirque dans ma vie.

On dit toujours que des gens s'« enfuient », pensai-je ; mais fuir une chose, c'est aussi fuir vers autre chose.

Les affiches disparurent. Je poursuivis ma route dans la douceur de la nuit.

PREMIÈRE PARTIE

1890-1893